

**Léon Trotsky :  
La révolution  
d'Octobre  
a-t-elle été  
un échec ?  
(mai 1940)**

Ce texte de Trotsky figure à la fin du tome 23 des *Œuvres* (pp. 334 à 338).

L'expérience prouve qu'il est néanmoins largement méconnu, car il est assez malaisé d'y entrer. La difficulté que représente sa lecture consiste en ce qu'il est conçu comme la préface à un recueil qui ne verra jamais le jour et ne sera même jamais formalisé, Trotsky étant assassiné quatre mois plus tard. Or, dans ce texte, Trotsky commence par présenter et expliciter ces articles que le lecteur n'a pas sous les yeux, et répondre aux critiques dont ils ont fait l'objet dans la revue américaine *The New Republic*. Le lecteur ne peut donc vraiment saisir les allusions que Trotsky fait à ces derniers, qui portent sur un vaste éventail de problèmes, depuis le rôle de Kerenski en 1917 jusqu'à la politique de Staline en passant par l'analyse du régime parlementaire, et auxquels Trotsky renvoie quand il écrit : *"Ce qui est arrivé n'est pas, et de loin, ce qui était prévu dans ces articles."*

Pour cette raison, nous avons supprimé ici le début de cette préface et reproduit le texte à partir du moment où il aborde deux problèmes de fond dont la compréhension n'est pas directement liée à la connaissance de la dizaine d'articles évoqués : la nature et la validité d'un pronostic, et la question : la révolution russe a-t-elle échoué ? On verra que, dans les deux cas, les lignes de Trotsky sont d'une évidente actualité...

## Toute l'histoire ne serait-elle donc que faute et échec ?

C'EST devenu maintenant une habitude dans la presse bourgeoise du monde de décrire (*la situation actuelle*) comme le produit de la néfaste volonté d'un seul homme. L'initiative de ce concept revient à la France. "*Ce n'est pas réellement par la volonté d'un seul homme, d'un seul fou, que l'Europe et l'humanité tout entière vont être à nouveau plongées dans le gouffre de la guerre ?*" Puis l'idée a traversé jusqu'en Angleterre et aux Etats-Unis. L'histoire, c'est que le monde entier vit généralement dans le cadre florissant de rapports fraternels et pacifiques. Mais il apparaît quelque part un dictateur et ce seul homme est capable de plonger le monde entier, avec ses millions d'habitants, dans la guerre. C'est la même idée que *The New Republic* a élaborée sur Kerenski et la révolution d'Octobre. Là, l'ennui était qu'une personne faible a assumé la direction de la démocratie et n'a pas su comment empêcher des hommes forts de renverser la démocratie et de la remplacer par une dictature.

Maintenant, le malheur est qu'il y a en Allemagne au pouvoir un homme fort qui bouleverse la paix que chérissent les démocraties plus puissantes.

Ce qui est arrivé n'est pas, et de loin, ce qui était prévu dans ces articles. Et ce

qu'ils prévoient est loin de s'être réalisé. C'est le destin de tout pronostic politique. La réalité est infiniment plus riche en ressources, variantes et combinaisons que n'importe quelle imagination. Que la guerre commencerait par un partage de la Pologne entre l'Allemagne et l'URSS, nous ne l'avions pas prédit. Peut-être qu'une analyse plus attentive et plus détaillée nous aurait suggéré aussi cette variante. Mais quand tout est fait et dit, le partage de la Pologne n'est qu'un épisode.

Un pronostic est valable, non pas dans la mesure où il exprime ou trouve une confirmation photographique exacte des développements ultérieurs, mais plutôt s'il nous aide, en projetant devant nous les facteurs historiques, à nous orienter dans le cours réel des événements. Il nous semble de ce point de vue que les articles réunis dans ce volume ont victorieusement subi l'épreuve. L'auteur se sent le droit d'ajouter qu'ils peuvent (*encore être utiles*) même aujourd'hui en éclairant le présent à la lumière du passé.

Les événements se déroulent à un rythme tel que certaines prédictions sont réalisées ou confirmées bien plus vite qu'on ne pouvait le supposer. Ainsi, quand nous parlions dans une interview (avec le *St-Louis Post Dispatch*, 14 fé-

vrier 1940) de l'inévitabilité de l'intervention des Etats-Unis dans la guerre, ce fut considéré comme une hérésie qui fut refusée par tous les partis et toutes les nuances d'opinion de parti aux Etats-Unis. Il n'y a qu'un mois de cela, et aujourd'hui, au moment où nous écrivons ces lignes, la presse américaine, commentant l'invasion de la Scandinavie par les Allemands, dit qu'une intervention des Etats-Unis est parfaitement possible dans l'année qui vient.

Le 9 mars 1939, M. Chamberlain a assuré aux correspondants étrangers que la situation internationale s'était améliorée, qu'il y avait un dégel dans les rapports anglo-allemands et que le désarmement pourrait être mis à l'ordre du jour. Six jours plus tard, l'armée allemande occupait la Tchécoslovaquie.

En 1937, M. Roosevelt proclama la neutralité ; sans prévoir le moins du monde que cette doctrine était incompatible avec la position globale des Etats-Unis.

On pourrait indéfiniment citer semblables exemples. On peut presque dire que c'est une loi que les postes de direction dans les démocraties contemporaines ne sont occupés que par des hommes qui ont pendant des années fait la démonstration qu'ils ne peuvent pas s'orienter dans la situation actuelle et qu'ils ne peuvent rien prévoir.

En juin 1939, j'ai eu une conversation avec un groupe de touristes américains sur des questions de politique mondiale. La conversation a abordé la Foire internationale de New York. Cette exposition est sans aucun doute un magnifique triomphe du génie humain. Mais quand on rappelait "le monde de demain", on lui donnait là un nom unilatéral — unilatéral au moins. Le monde de demain apparaîtra différemment. Pour donner une image véritable du monde de demain, il faudrait des bombardiers survolant tout et lâchant leurs charges à des centaines de kilomètres alentour. La présence du génie humain côte à côte avec une barbarie terrifiante — c'est l'image du monde de demain. Là aussi, notre "schéma rigide" s'est révélé juste.

Ce qui est important dans la pensée scientifique, surtout dans les questions

complexes de politique et d'histoire, c'est de distinguer le fondamental du secondaire, l'essentiel de l'accidentel, de prévoir le mouvement des facteurs essentiels du développement. Pour les gens dont la pensée ne va que du jour au lendemain, qui cherchent à se rassurer avec toutes sortes d'événements épisodiques sans les relier ensemble dans un tableau global, la pensée scientifique qui part de facteurs fondamentaux semble dogmatique : en politique, on rencontre ce paradoxe à tout moment.

Si l'auteur a justement prédit un certain nombre de choses, cela n'est pas à mettre à son crédit personnel, mais à celui de la méthode qu'il a appliquée. Dans tous les autres domaines, les gens — ou au moins ceux qui sont spécialement formés — considèrent comme essentielle l'application d'une méthode définie. Il en va autrement en politique. Là domine la sorcellerie. Des gens d'une éducation supérieure croient que, pour une opération politique, les capacités d'observation, le coup d'œil, une certaine dose de finesse et le sens commun suffisent.

L'illusion de la libre volonté engendre l'arbitraire subjectif. En Amérique, on trouve beaucoup la conception de l'homme politique comme un "ingénieur" qui prend des matières premières et construit en fonction de ses plans. Il n'y a rien de plus naïf et vide que cette conception. Pourtant, comme dans toute philosophie, y compris la philosophie de l'histoire, il existe une façon juste de concevoir les rapports réciproques entre subjectif et objectif. En dernière analyse, les facteurs objectifs remportent toujours sur le subjectif. C'est pourquoi une politique juste commence toujours par une analyse du monde réel et une analyse des tendances qui le traversent. C'est seulement ainsi qu'on peut parvenir à une prédiction scientifique correcte et à une intervention correcte dans un processus sur la base de cette prédiction. Toute autre approche relèverait de la sorcellerie.

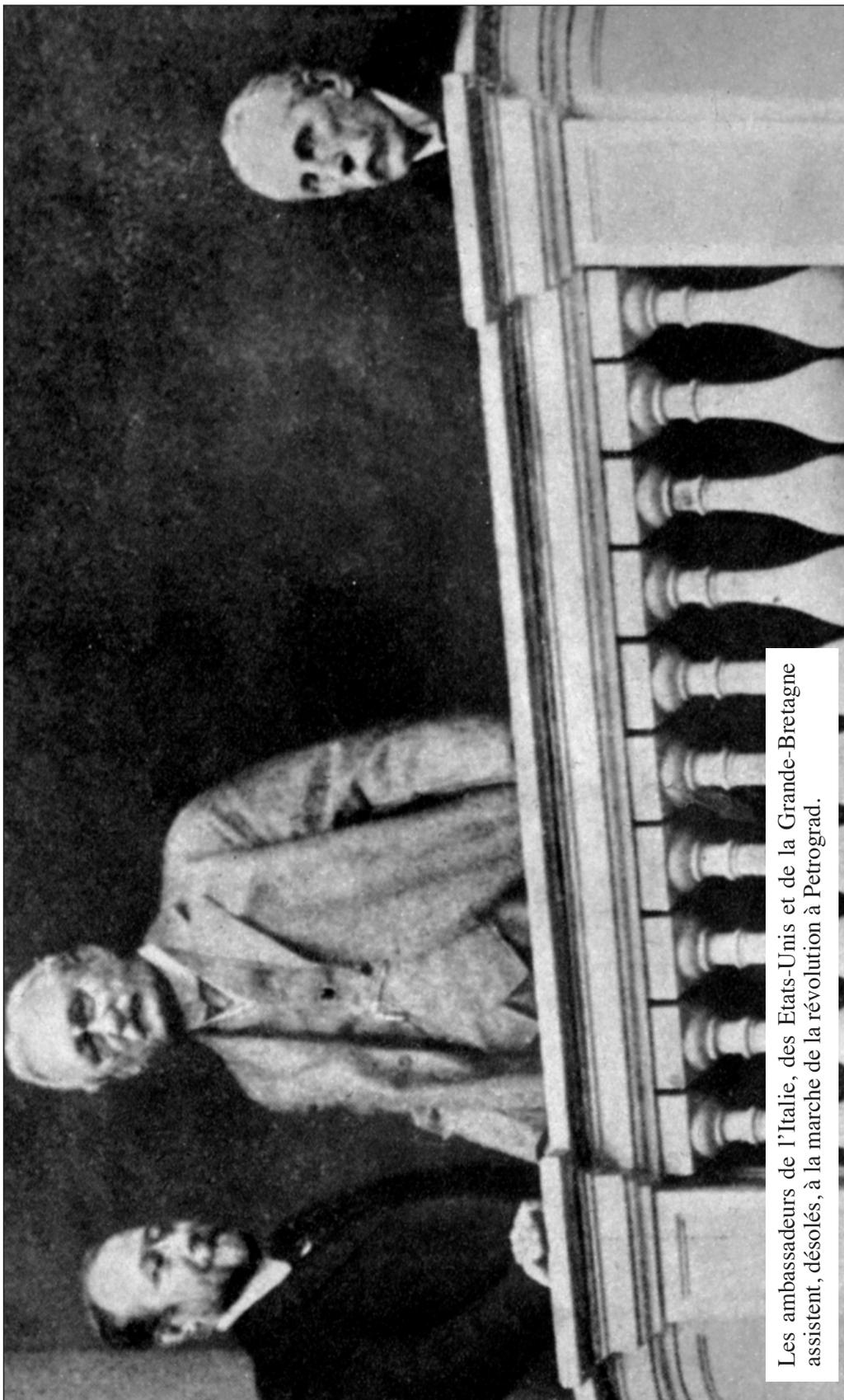
Des gens à la tournure d'esprit vulgaire pourraient maintenant faire allusion à la défaite du courant politique auquel appartenait et appartient toujours

l'auteur de ce livre. Comment est-il possible que l'empiriste Staline ait vaincu la fraction qui suivait une méthode scientifique ? Cela ne veut-il pas dire que le sens commun est supérieur au doctrinarisme ?

Tout sorcier a un certain pourcentage de malades qui guérissent. Et tout docteur un certain pourcentage de malades qui meurent. A partir de là, certains tendent à préférer la sorcellerie à la médecine. Mais en fait, la science peut démontrer que dans un cas le malade a guéri en dépit de l'intervention du sorcier et que dans l'autre il est mort parce que la science médicale, au moins dans sa phase actuelle, ne pouvait effectivement surmonter les forces de destruction de l'organisme ; dans les deux cas, on peut déterminer correctement le rapport entre l'objectif et le subjectif.

En politique, la méthode scientifique ne peut assurer la victoire dans tous les cas. Mais, par ailleurs, la sorcellerie donne dans certains cas une victoire quand celle-ci repose sur des alignements objectifs et les tendances générales du développement.

Il y a des gens qui se considèrent comme des gens instruits, mais qui se permettent d'émettre des jugements sommaires comme celui selon lequel "*la révolution d'Octobre a été un échec*". Qu'en est-il de la Révolution française ? Elle s'est terminée par la restauration, bien qu'épisodique, des Bourbons. Et la guerre civile aux Etats-Unis ? Elle a conduit au règne des Soixante Familles. Et toute l'histoire humaine en général ? Jusqu'à présent, elle a conduit à la seconde guerre impérialiste, qui menace notre civilisation entière. Il est dans ces conditions impossible de ne pas dire que toute l'histoire n'a été que faute et échec. Finalement, qu'en est-il des êtres humains eux-mêmes — pas un petit facteur dans l'histoire ? Ne faut-il pas dire que ce produit d'une évolution biologique prolongée est un échec ? Bien entendu, il n'est interdit à personne de faire semblables observations générales. Mais elles découlent de l'expérience individuelle de petits boutiquiers, ou de la théosophie, et ne s'appliquent pas au processus historique dans son ensemble ou à toutes ses étapes, ses chapitres principaux ou ses épisodes.



Les ambassadeurs de l'Italie, des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne assistent, désolés, à la marche de la révolution à Petrograd.